



**VAL
McDERMID**

**LES
SUICIDÉES**

**ELLES ONT REFUSÉ DE SE TAIRE.
ELLES ONT PAYÉ LE PRIX FORT.**

Flammarion

VAL McDERMID

LES SUICIDÉES

Une série de suicides attire l'attention du profiler Tony Hill : les défunes sont toutes des femmes ayant revendiqué leur engagement féministe sur Internet, et elles ont toutes été victimes de cyberharcèlement. Mais ces suicides en sont-ils vraiment ? Quel genre de tueur en série chercherait à camoufler ainsi ses crimes ? Et que signifient les livres de Sylvia Plath et de Virginia Woolf retrouvés à leurs côtés ?

L'enquête s'avère vertigineuse et Tony Hill est amené à refaire équipe avec Carol Jordan, encore fragilisée par ses propres démons. Avec l'aide d'une hackeuse de génie et d'une brigade d'élite, ils se lancent à la poursuite d'un tueur obsessionnel.

Dans *Les Suicidées*, Val McDermid reforme son duo de choc et signe un polar à vous glacer le sang, aux enjeux plus contemporains que jamais.

Val McDermid est l'auteur de trente romans, déjà traduits dans plus de trente langues et vendus à onze millions d'exemplaires à travers le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de son œuvre. Chez Flammarion, elle a notamment publié Comme son ombre (2013), Châtiments (2014), Lignes de fuite (2015) et Une victime idéale (2016).

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot

Flammarion

Les Suicidées

DU MÊME AUTEUR

- Une victime idéale*, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.
Lignes de fuite, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.
Châtiments, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.
Northanger Abbey, Terra Nova, 2014.
Comme son ombre, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2014.
Fièvre, Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013.
Sans laisser de traces, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.
Sous les mains sanglantes, Édition du Masque, 2009 ; J'ai lu, 2011.
Noirs tatouages, Édition du Masque, 2008 ; J'ai lu, 2009.
La souffrance des autres, Édition du Masque, 2007 ; J'ai lu, 2008.
Quatre garçons dans la nuit, Édition du Masque, 2005 ; J'ai lu, 2006.
Mystères et bûches glacées, Édition du Masque, 2003.
La dernière tentation, Édition du Masque, 2003 ; J'ai lu, 2006.
Le tueur des ombres, Édition du Masque, 2001 ; J'ai lu, 2006.
Au lieu d'exécution, Édition du Masque, 2000 ; J'ai lu, 2008.
Une mort pacifique, Librairie des Champs-Élysées, 1998.
La fureur dans le sang, Édition du Masque, 1998 ; J'ai lu, 2007.
Mauvais signes, Librairie des Champs-Élysées, 1998.
Le chant des sirènes, Édition du Masque, 1997 ; J'ai lu, 2008.
Gènes toniques, Librairie des Champs-Élysées, 1997.
Arrêts de jeu, Librairie des Champs-Élysées, 1996.
Crack en stock, Librairie des Champs-Élysées, 1996.
Retour de manivelle, Librairie des Champs-Élysées, 1995.
Le dernier soupir, Librairie des Champs-Élysées, 1994.

Val McDermid

Les Suicidées

*Traduit de l'anglais
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot*

Flammarion

Titre original : *Splinter the Silence*

Éditeur original : Little, Brown

© Val McDermid, 2015.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2017.

ISBN : 978-2-0813-9566-4

*Ce livre est dédié à Leslie Hills
pour toutes ces années d'amitié.
Et parce que toi, ma chère,
comme tant de mes amies, tu refuses de te taire.*

« J'ai décidé qu'il valait mieux crier.
Le silence est un véritable crime contre l'humanité. »

Nadejda Mandelstam,
Hope Against Hope

« J'ai la conviction qu'il me faut dire
et partager ce qui compte le plus pour moi,
au risque de voir mes propos déformés ou incompris. »

Audre Lorde

Le week-end, c'était idéal. Il ne travaillait pas, si bien qu'il était plus facile pour lui de surveiller les femmes qui l'intéressaient. La plupart du temps, elles ne travaillaient pas non plus ces jours-là, ce qui lui permettait d'observer leurs habitudes et de réfléchir au meilleur moyen de les tuer.

Il savait observer. Ses professeurs, et plus tard ses employeurs, avaient toujours remarqué l'attention qu'il portait aux détails. Il ne se lançait jamais dans un projet sans en avoir au préalable mesuré les risques et les possibilités. La première fois qu'il avait tué, ça l'avait secoué mais il n'en avait pas moins suivi son plan à la lettre. Plus tard, il avait compris que cet acte avait été pour lui le début d'une nouvelle mission. Une mission qui occupait maintenant une place centrale dans sa vie.

Comme aujourd'hui. Il n'avait pas encore déterminé qui serait la prochaine. Il avait plusieurs noms en tête et savait comment il allait tuer celle qu'il choisirait. Il ne restait plus qu'à s'assurer de la logistique. Quand on prévoyait de pendre quelqu'un, il fallait être sûr d'avoir le bon support. Il n'était pas pressé. Le souvenir de la précédente était encore frais dans sa mémoire, source de profonde satisfaction. Exécuté à la perfection.

Celle-ci cependant... elle remplissait tous les critères. Mais il n'allait pas prendre de décision trop hâtive. Pas

comme la première fois où il s'était lancé dans cette aventure, selon l'expression qu'il affectionnait. Se remémorer cette expérience alors qu'il observait une maison où il ne se passait rien était excitant. Excitant mais stressant, aussi. Tout aurait pu tellement mal se dérouler.

C'était si inattendu de la voir seule qu'il en avait perdu l'équilibre. Il s'était égratigné les doigts contre le mur de briques et avait légèrement saigné. Il avait eu du mal à y croire, mais elle était bel et bien seule. Pas de garde du corps, pas de chauffeur, pas d'assistante, aucune de ces sales bonnes femmes qui jacassaient sans arrêt et lui apportaient leur soutien. Rien qu'elle, descendant à grands pas les cinq marches du perron pour gagner l'étroite allée gravillonnée séparant sa jolie maison de la rue où étaient relégués les gens comme lui. Il s'attendait presque à voir la porte s'ouvrir de nouveau pour laisser un ou plusieurs de ses employés lui emboîter le pas, la rattraper avant qu'elle n'atteigne le portillon.

Mais non. Il n'y avait personne. Rien qu'elle.

Il avait regardé nerveusement autour de lui, négligeant sa discrétion habituelle. Mais on ne lui prêtait pas la moindre attention. Une fin d'après-midi dans un quartier du nord de Londres ; personne ne se préoccupait de rien ni de qui-conque, surtout pas d'elle. Ce n'était pas comme si elle était connue, en dehors des aficionados de Twitter. Aux yeux du passant lambda, elle n'était qu'une Londonienne trentenaire parmi tant d'autres. Un jean de créateur, un sweat à capuche tendance moulant ses formes banales, une besace en cuir à la mode portée en bandoulière, ses cheveux colorés aux multiples reflets blonds retenus par une queue-de-cheval. Rien qui attire le regard. Difficile d'imaginer qu'on puisse se soucier de ce qu'elle pouvait bien raconter ou faire.

Sans se douter qu'elle était observée, elle avait ouvert le lourd portillon en fer qui avait produit un grincement sinistre auquel il s'était désormais habitué. Elle l'avait refermé derrière elle avec précaution et s'était mise à marcher.

Il n'arrivait pas à croire à ce qui était en train de se passer. Pendant trois semaines, il l'avait suivie dès que possible.

Elle ne sortait jamais seule. Elle devait avoir peur. Pas assez pour se taire, mais suffisamment pour s'assurer qu'il y avait toujours quelqu'un pour la protéger.

Après ce qu'ils lui avaient dit la veille au soir, elle aurait dû se blottir au fond de son lit et se faire toute petite. Pas se pavaner dans la rue comme si elle était dans son bon droit. Elle aurait dû admettre la vérité : qu'elle était une salope manipulatrice et dangereuse qui méritait ce qui allait lui arriver.

Il n'avait pas prévu de s'occuper d'elle ce jour-là. Il ne s'était pas attendu à une telle occasion en or. Mais il n'allait pas la laisser filer. Qui savait à quel moment une chance comme celle-là se représenterait ? Et puis ce n'était pas comme s'il n'avait pas déjà tout répété dans sa tête une centaine de fois, traquant les moindres faiblesses de son plan pour les corriger.

— Reprends-toi, s'était-il dit à voix basse en lui emboîtant le pas, laissant quelques mètres et deux adolescentes entre eux.

Il savait qu'il n'aurait peut-être pas la chance de la voir seule de sitôt.

— Reprends-toi.

L'enlever s'était avéré bien plus facile qu'il ne l'avait imaginé. Les femmes comme elles – de la classe moyenne, sûres de leur statut, habituées à ce que les choses se déroulent comme elles le souhaitent – se faisaient une fausse idée de leur propre sécurité. Elles faisaient confiance aux gens jusqu'à ce que quelqu'un leur donne une bonne raison de douter. Elle lui avait fait confiance parce qu'il lui avait parlé comme ces types pathétiques qui laissaient les femmes tout contrôler, qui leur obéissaient au doigt et à l'œil, comme des esclaves.

Il avait fait des recherches. Il avait su comment la convaincre avec ses bobards. Il lui avait dit que la radio où elle travaillait avait besoin d'elle pour remplacer une collègue malade. Elle l'avait cru. Elle était montée dans sa voiture sans broncher. Et à ce moment-là il lui avait montré les photos sur son téléphone.

Il avait été fier de cette idée. Il avait échafaudé un plan pour parvenir à ses fins. Sa fille à elle, qui suivait un cours préparatoire dans une école d'audiovisuel, s'était complètement laissé faire. Il s'était fait passer pour un photographe qui menait un projet sur les prises d'otages. Il avait choisi trois étudiantes, afin qu'on ne le prenne pas pour un pervers focalisé sur une seule d'entre elles. Puis il avait mis en scène une série de clichés où elles faisaient semblant d'être retenues en otage et torturées. Il avait soigneusement retouché les photos sur son téléphone et s'était retrouvé avec un outil de persuasion idéal.

Dès qu'il lui avait montré la première, elle s'était figée. Elle avait poussé un petit cri. Puis elle s'était reprise et avait lancé d'une voix un peu chevrotante :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— La question est plutôt ce que tu veux, toi. Tu veux que ta fille s'en sorte vivante ?

— Quelle question stupide ! avait-elle répliqué, la colère se peignant sur son visage.

Il ne pouvait pas tolérer ça. Sa main gauche avait lâché le levier de vitesses et il l'avait frappée au visage. Elle avait poussé un cri et s'était recroquevillée sur elle-même.

— Ne me force pas à appeler celui qui la surveille. Si tu m'obliges à le faire, tu vas regretter ce qui arrivera à Madison, l'avait-il menacée avant de poursuivre d'un ton narquois. Madison... Qu'est-ce que c'est que ce prénom ? On se gênera pas pour lui faire mal, pour la violer et on la laissera dans un tel état que plus personne voudra jamais la toucher. Sauf ceux qui auront pitié. Alors t'as tout intérêt à faire ce que je te dis.

Elle avait écarquillé les yeux d'horreur. Il devait bien admettre qu'il prenait plaisir à la voir enfin payer pour ses jérémiades et toutes ses récriminations. Elle traitait les hommes comme lui de misogynes. C'était précisément le contraire. Les hommes comme lui aimaient les femmes. Ils savaient quel genre de vie leur convenait le mieux. Ils savaient ce qu'elles voulaient vraiment. Les vraies femmes

Les Suicidées

n'avaient pas envie de s'impliquer dans le monde et de dire haut et fort ce qu'elles pensaient. Elles voulaient construire un foyer, s'occuper de leur famille, trouver leur place et exercer leur pouvoir à l'intérieur de la maison. Elles voulaient être des femmes, pas imiter les hommes.

Après ça, ça avait été facile. Il l'avait ramenée chez elle une fois ses employés partis. Dans le garage. Il l'avait menottée à l'accoudoir de la voiture pour faire croire qu'elle était vraiment déterminée à en finir. Il avait fixé un tuyau au pot d'échappement jusque dans l'habitacle. Il avait posé un livre sur le siège arrière, pour se rappeler les raisons de sa mission. Il aurait pu se raviser et lui pardonner. Mais à quoi bon ? Même si elle avait changé d'attitude, ça n'aurait servi à rien. Il l'avait regardée une dernière fois avant de fermer la porte du garage.

On avait découvert son corps le lendemain matin.

Carol Jordan fit tourner un fond de porto dans son verre, nourrissant des pensées de meurtre presque mélancoliques. Elle espérait qu'elle donnait simplement l'impression de jouer avec. En réalité, elle tenait le verre si fermement qu'elle craignait de le briser. Son voisin de droite, qui *en apparence* n'avait rien d'une tête à claques, se pencha en avant pour appuyer ses propos.

— Ce n'est vraiment pas difficile de trouver de bons employés si on cible ses efforts correctement, dit-il.

L'envie lui vint à nouveau de lui envoyer un coup de poing au visage, de lui exploser le nez et de voir ses petits yeux porcins s'écarquiller de douleur.

Au lieu de ça, elle vida le fond de son verre avant de le pousser vers son hôte généreux qui lui resservit une large rasade de Dow 2007. Son voisin de gauche l'avait sacré « meilleur porto que Dow ait jamais produit » avant d'en boire une gorgée pour faire passer un nouveau morceau de stilton. Elle aurait volontiers argumenté sur ce point mais elle ne s'y connaissait pas suffisamment pour ça.

— Je suis sûre que vous avez raison, marmonna-t-elle en essayant de ne pas paraître désagréable.

Elle ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle avait été invitée à un dîner aussi guindé, mais elle n'avait pas oublié les obligations qui allaient avec. Sa mère les lui avait

inculquées : sourire, hocher la tête, acquiescer et ne pas déclencher de dispute.

Heureusement pour le reste des convives, sa mère lui avait également appris à ne jamais parler politique et ses nombreuses années dans la police n'avaient fait que renforcer ce principe. Quand votre budget et l'existence même de votre équipe dépendaient du bon vouloir des politiciens, vous appreniez vite à ne pas formuler une opinion susceptible de vous retomber dessus avec la rapidité d'un boomerang. Au fil des années, Carol avait soigneusement cultivé l'art de n'exprimer aucun avis discutable de peur de laisser échapper un propos malencontreux. Elle laissait ça aux autres membres de son équipe, qui compensaient amplement ses précautions.

Ce n'est pas comme si elle avait eu beaucoup d'occasions de ce genre durant sa carrière à la tête d'une équipe d'élite spécialisée dans les homicides. Elle était entièrement dévouée à ce poste, qui l'occupait bien plus que les quarante heures hebdomadaires stipulées dans son contrat. Carol consacrait le peu de temps qu'il lui restait à des choses qu'elle avait envie de faire. Comme dormir. Et non passer des heures interminables autour d'une table à écouter des connards pleins aux as discourir de l'immoralité de telle ou telle personne qui les empêchait de gagner leur prochain million.

Mais du temps, elle en avait, désormais. Cette carrière qui l'avait définie était derrière elle. Dans des moments comme celui-là, elle devait se rappeler que c'était elle qui avait pris cette décision. Elle aurait pu redevenir le commandant Jordan. Mais elle avait choisi d'être simplement Carol Jordan ; une nouvelle habitante parmi tant d'autres d'une vallée rurale du Yorkshire impitoyablement envahie par des gens qui se fichaient de ce paysage si ce n'est qu'ils le préféraient à la banlieue qu'ils avaient quittée.

Son hôte, George Nicholas, était une exception. Sa famille avait bâti le grand manoir géorgien surplombant la vallée et y avait vécu pendant un peu plus de deux siècles. Il était issu

de ce milieu privilégié et confortable que Carol avait tendance à mépriser. Lors de leur première rencontre, après un bref coup d'œil à sa peau rosie, son profil noble et sa tenue qui semblait tout droit sortie d'un catalogue pour propriétaires terriens, elle avait décidé qu'il n'était pas digne de confiance, ni d'estime. Mais elle s'était finalement laissé radoucir par ses manières charmantes et l'indifférence totale qu'il affichait envers son hostilité. Et par ses chiens.

Plus tard, elle avait appris qu'il était probablement le dernier de sa lignée à habiter ce manoir. Il était veuf depuis que sa femme avait trouvé la mort dans un accident de voiture trois ans plus tôt. Il ne semblait pas accablé par le deuil mais pour quelqu'un d'aussi habitué au trauma que Carol, la douleur était clairement visible chez lui.

Carol s'éclaircit la gorge et repoussa sa chaise.

— Je vais y aller, George, dit-elle.

Aucune trace d'hésitation dans sa voix, aucun bafouillage, rien qui puisse trahir la quantité d'alcool qu'elle avait ingurgitée.

Le sourire de son hôte, provoqué par une remarque de sa voisine de table que Carol n'avait qu'à moitié entendue, s'estompa.

— Vraiment ?

Il avait l'air déçu. Elle ne pouvait pas lui en vouloir. Ça faisait des semaines qu'il essayait de la convaincre de venir dîner. Et voilà qu'elle prenait la poudre d'escampette à la première occasion.

— On n'a même pas encore bu le café.

Carol tenta de le faire culpabiliser.

— Flash est encore un peu jeune pour rester toute seule longtemps.

Il afficha la même expression de regret qu'elle et esquissa un petit sourire triste.

— C'est donc un peu ma faute...

— Qui est Flash ?

La question avait été lancée par un homme d'un certain âge assis un peu plus loin, dont le visage rougeaud et le

triple menton rappelaient les illustrations joviales des livres de Dickens.

— Carol a gentiment adopté l'un des chiots de Jess, expliqua George en retrouvant le sourire. Une chienne qui a peur des moutons.

— Peur des moutons ? répéta le sosie de Pickwick d'un air incrédule.

— Ça arrive parfois, reprit George doucement. Il suffit qu'une brebis bêle et Flash s'enfuit, la queue entre les pattes. Carol l'a sauvée de la fourrière.

— C'est un merveilleux compagnon, renchérit cette dernière. Mais elle est encore jeune. Et comme tous les colleys, elle n'aime pas rester seule trop longtemps. Je ferais mieux de rentrer.

L'homme qu'elle avait eu envie de gifler s'exclama sur un ton moqueur :

— Votre chien m'a l'air encore plus tyrannique que notre baby-sitter ! Et ce n'est pas peu dire.

— Pas du tout, Charlie, intervint George. Carol a raison. Si on traite un chiot avec attention, il deviendra le meilleur des chiens. Je vais demander à Jackie de vous raccompagner. Vous pourrez récupérer votre voiture demain matin en sortant promener Flash.

Carol fronça les sourcils. Il avait donc remarqué qu'elle avait beaucoup bu. Cette pensée la mit en colère. Ce qu'elle buvait ne le regardait pas. Personne ne pouvait survivre aux épreuves qu'elle avait traversées sans un soutien quelconque. Elle contrôlait la boisson et non l'inverse, en dépit de ce que les autres pouvaient penser. Ou du moins de ce que George, lui, avait l'air de croire.

Elle se contenta de répliquer :

— Pas la peine. Jackie a bien assez à faire en cuisine. Je peux conduire sans problème.

Son voisin de gauche gloussa :

— Je peux demander à mon chauffeur de vous ramener, dit-il en lui tapotant la main d'une façon condescendante.

Carol se leva sans tanguer.

— C'est très gentil, mais c'est inutile. Je n'ai que deux ou trois kilomètres à faire. À cette heure-ci, ce sera désert.

Elle parlait avec l'autorité d'une femme habituée à ce qu'on lui obéisse.

George se leva rapidement, les lèvres pincées.

— Je vous raccompagne à votre voiture, annonça-t-il avec sa politesse habituelle.

— Ravie de vous avoir tous rencontrés, mentit Carol en souriant aux convives réunis autour de la table sur laquelle étaient disposés verres en cristal, argenterie, porcelaine et plateau de fromages.

Huit personnes qu'elle ne reverrait jamais, avec un peu de chance. Huit personnes probablement soulagées que l'intruse qu'elle était quitte leur petit cercle. George ouvrit la porte de la salle à manger avant de la laisser sortir dans le hall aux dalles de pierre. L'éclairage tamisé faisait chatoyer les tapis anciens ; ou peut-être était-ce le vin, se dit Carol en avançant vers l'entrée.

George s'arrêta devant la large porte, examinant les manteaux des invités suspendus à des patères. Il tendit la main vers un long manteau de cachemire noir avant de se tourner vers elle, souriant :

— La Barbour, c'est ça ?

Carol ressentit une pointe d'embarras. Elle avait volontairement choisi la longue veste qu'elle portait pour aller promener son chien, refusant de céder à l'élégance pour un dîner où elle n'avait aucune envie de se rendre. À présent, ça lui paraissait être une insulte directe envers un homme qui s'était toujours montré gentil et amical.

— C'est plus accordé à mon Land Rover qu'à ma tenue, répondit-elle en désignant la robe fourreau de soie noire qui lui allait mieux qu'auparavant.

Depuis qu'elle l'avait achetée, Carol avait changé ; à force de travail physique, ses épaules s'étaient musclées, ses hanches et ses cuisses s'étaient redessinées.

Il lui tendit sa veste imperméable.

— Le contraste me plaît bien, commenta-t-il.

Elle ne voyait pas son visage mais entendit à sa voix qu'il souriait.

— Merci d'être venue, Carol. J'espère que ça n'a pas été trop éprouvant. La prochaine fois, je vous promets une soirée plus détendue. Un dîner tranquille, par exemple ?

— Votre ténacité m'impressionne, répondit-elle en plongeant ses yeux gris dans les siens. Si j'avais eu affaire à quelqu'un comme moi, j'aurais laissé tomber depuis longtemps.

— La ténacité : le secret de ma réussite. Je n'ai jamais été le plus brillant ni le meilleur, mais j'ai appris que si je tenais bon, le résultat en valait généralement la peine. C'est comme ça que j'ai persuadé Diana de m'épouser, dit-il en ouvrant la porte par laquelle s'engouffra l'air froid. Et en parlant de ténacité, vous êtes vraiment sûre de vouloir conduire ? Je peux sans problème demander à Jackie de vous déposer.

— Ça ira George, vraiment.

Elle avança sur les gravillons gelés qui crissèrent sous ses pieds, contente de pouvoir s'accrocher au bras de George alors qu'elle marchait d'un pas mal assuré avec ses talons auxquels elle n'était pas habituée.

— Mon Dieu, ça fait longtemps que je n'ai pas mis ces chaussures, dit-elle avec un petit rire forcé.

— L'une des nombreuses raisons pour lesquelles je me réjouis d'être un homme.

Il fit un pas en arrière quand elle ouvrit la portière du Land Rover et prit place derrière le volant.

— Soyez prudente. À demain sur la colline, peut-être ?

— Sûrement. Merci encore pour cet agréable dîner.

Elle claqua la portière avant de faire ronfler le moteur. Il y avait une fine couche de givre sur le pare-brise, mais elle disparut en quelques coups d'essuie-glaces. Après avoir mis le chauffage à fond pour éviter la buée, Carol actionna le levier de vitesses et s'avança dans l'allée. La mention de la défunte épouse de George (tuée dans un accident provoqué par un automobiliste saoul) pesait comme un reproche sur sa décision de prendre le volant après avoir bu quelques verres de vin. Mais elle se sentait parfaitement

Les Suicidées

bien, elle contrôlait complètement ses réflexes et ses réactions. Par ailleurs, elle n'avait que trois kilomètres à faire. Et elle mourait d'envie de rentrer.

Quelle horrible soirée... S'ils n'avaient pas tous été aussi cons, elle aurait eu honte d'être une convive aussi désagréable. Elle avait du mal à croire qu'elle ait pu se montrer aussi peu digne de la générosité de George. Elle avait perdu l'habitude de fréquenter des gens. Autrefois, elle avait été suffisamment proche d'un homme pour se moquer constamment de son manque de sociabilité. Et voilà qu'elle était devenue comme lui.

Elle quitta l'allée pour bifurquer sur une étroite route qui reliait le manoir de George Nicholas à la grange en pierres qu'elle rénovait depuis des mois afin de la mettre à son goût. Elle avait fait disparaître tout ce qui pouvait lui rappeler des souvenirs, mais son histoire continuait néanmoins de hanter les lieux.

Les talus paraissaient sans couleur sous l'effet des phares et elle se sentit soulagée de voir les alentours de sa maison se dessiner peu à peu. Le chêne mort tout tordu ; l'échelier et le panneau indiquant le sentier de randonnée ; le bac à sel en plastique jaunâtre, déposé là pour compenser le fait que la mairie n'allait pas s'embêter à saler une route si insignifiante dont les voies n'étaient même pas délimitées par une ligne blanche.

Et puis, tout à coup, elle aperçut un autre élément qui lui était familier. Le genre de choses qui n'annonçait jamais rien de bon. Un gyrophare bleu dans son rétroviseur.

Le commissaire en chef James Blake n'était pas d'une nature patiente. Au fil des années, tandis qu'il gravissait les échelons jusqu'au sommet de la hiérarchie, il s'était forcé à cultiver l'apparence de la patience. Il s'était imaginé qu'une fois aux commandes, il pourrait accélérer les choses afin qu'elles aillent aussi vite qu'il le souhaitait. Malheureusement, les choses ne s'étaient pas passées comme il le voulait lors de son premier poste dans le Sud-Ouest. Essayer d'insuffler un certain dynamisme à ses officiers avait été comme monter une chantilly à la force du poignet, disait-il à sa femme. Il avait attribué ça au fait que tout allait plus lentement par ici. Blake avait donc décidé de ne pas lâcher le morceau et d'accepter le premier poste qu'on lui proposerait ailleurs, quelque part où on savait passer à la vitesse supérieure.

Bradfield Metropolitan Police promettait d'être à la hauteur des enjeux dictés par son environnement urbain et moderne. C'était un lieu qui lui conviendrait parfaitement. Une ville du Nord, vivante, avec son lot de crime organisé : idéale pour imposer son style. Un endroit qui lui ouvrirait des tas d'opportunités quand viendrait le moment pour lui de rendre son uniforme. Il avait décroché un poste, convaincu sa famille qu'ils adoreraient vivre dans une grande ville et avait déménagé à Bradfield, persuadé qu'il

allait gérer ce commissariat avec efficacité et dynamisme en un rien de temps.

Il n'avait pas été aidé par les coupes budgétaires survenues au moment de sa nomination. Mais selon lui, ça n'excusait pas la réticence qu'il avait rencontrée à tous les niveaux alors qu'il essayait de réorganiser ses troupes avec professionnalisme. Il ne lui était pas venu à l'esprit que si ses officiers ne le respectaient pas, c'était parce qu'il n'avait pas l'expérience nécessaire pour ce genre de poste. Blake, lui, les accusait d'être pleins de préjugés : ces citadins du Nord le prenaient pour un plouc sous prétexte qu'il venait du Sud-Ouest. Il était déçu et, il devait bien le reconnaître, parfois découragé. Ce qui expliquait pourquoi ce dîner où on l'avait convié ce soir-là le remplissait d'espoir. Un dîner d'affaires avec un sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, quelques fonctionnaires et un conseiller particulier. Ce n'était pas un rendez-vous à prendre à la légère même si le conseiller en question n'était autre que le commissaire en chef qui l'avait précédé à Bradfield avant de partir prendre sa retraite. Blake avait peu d'estime pour John Brandon : si celui-ci avait fait son boulot correctement, ça lui aurait grandement facilité la tâche.

Il ne savait pas ce qu'ils lui réservaient, mais en tout cas, ils n'étaient pas pressés de le lui dire. Ça faisait deux heures qu'ils étaient enfermés dans cette salle à manger privatisée, à déguster amuse-gueules, entrée, sorbet, plat de résistance et dessert. Le repas avait été copieux, voire somptueux. Le vin moins abondant mais tout aussi bon. La conversation avait tourné autour de la police et de la politique, entrecoupée d'anecdotes amusantes et de quelques ragots assez divertissants, mais Blake n'avait toujours aucune idée de la raison qui les réunissait ici. L'impatience grandissait en lui, aussi désagréable qu'une indigestion.

Les serveurs finirent par apporter un magnifique plateau de fromages, une corbeille de fruits et des biscuits avant de se retirer, laissant les cinq hommes seuls sans autre interruption au programme. Il était temps d'entrer dans le vif du sujet, semblait-il.

Christopher Carver, le sous-secrétaire d'État, se pencha pour se servir un morceau d'époisses coulant. À en juger par la bedaine naissante qu'on apercevait sous sa chemise, ce n'était pas la première fois qu'il se faisait plaisir aux frais du contribuable. Il leva les yeux vers Blake et esquissa un sourire malicieux :

— Vous vous demandez sans doute où nous voulons en venir, James.

Au fil de la soirée, Blake avait acquis la certitude qu'il était sur le point d'être propulsé dans les hautes sphères de la profession. Un dîner de cette qualité, avec des invités de cette trempe... Ce n'était pas simplement pour le remercier d'avoir fait des merveilles dans les limites du budget de la police de Bradfield.

— Oui, c'est vrai, monsieur.

— Vous vous rappelez que nous avons évoqué la possibilité de répartir certaines tâches administratives entre plusieurs commissariats, dit Carver.

Il avait les joues rosies par ses excès de table, mais son regard déterminé restait fixé sur Blake.

Celui-ci hocha la tête.

— Ça paraît logique. C'est plus difficile à mettre en place avec des unités aussi importantes que la police de Bradfield, mais nous avons obtenu de bons résultats en fusionnant la gestion des scènes de crime.

— Certains d'entre nous pensent que nous pouvons prendre des mesures plus radicales. Non seulement en termes de rentabilité mais aussi en termes d'efficacité dans notre lutte contre le crime. John, vous voudriez bien exposer notre projet à James ?

Contrairement à Blake, John Brandon avait passé toute sa carrière dans des zones sensibles. Personne ne remettait en doute ses idées en matière de stratégie opérationnelle, ce qui pour Blake témoignait d'un respect un peu trop excessif. Personne n'était parfait, après tout. Mais il sourit et hocha la tête en direction de Brandon qui but une gorgée avant de s'éclaircir la voix. Plus il vieillissait, plus Brandon

ressemblait à un limier, songea Blake. Visage allongé, joues tombantes, poches sous les yeux.

— Contrairement à ce que montrent les séries policières à la télé, dit Brandon avec son accent du Nord qui étirait les syllabes, nous n'avons pas beaucoup d'affaires de meurtres en dehors des grandes villes. Et la plupart du temps, elles se produisent dans le cadre familial. Les résoudre est à la portée de la première coiffeuse venue, et elles ne posent donc aucun problème pour nos policiers. Mais de temps en temps, un meurtre sort du lot. On découvre un torse démembré dans un bois. Ou bien un enfant étranglé dans un terrain vague. Ou une fille ne rentre pas chez elle après une soirée en boîte de nuit et un type promenant son chien au bord d'un canal tombe sur son corps mutilé. Des affaires difficiles, complexes. Comme elles existent et que c'est notre devoir de les résoudre, les forces de police désignent leurs meilleurs enquêteurs et créent une équipe dédiée, une Brigade d'enquêtes prioritaires. Vous êtes d'accord ?

— Absolument. Nous devons avoir des policiers spécialisés, formés pour traiter ce genre d'affaires difficiles et complexes. Nous avons un devoir envers le public. Mais nous devons également faire le meilleur usage possible de notre personnel. On ne peut pas simplement les laisser là à attendre le prochain meurtre, répondit Blake en essayant de ne pas paraître sur la défensive. Par ailleurs, une réorganisation des forces de police, comme à Bradfield, signifie qu'en cas de besoin nous pouvons constituer une équipe très spécifique dévolue à ce genre d'incidents bien particuliers.

Brandon esquissa un sourire las.

— Personne ne vous reproche d'avoir démantelé votre Brigade d'enquêtes prioritaires, James. Nous ne sommes peut-être pas d'accord avec cette décision mais nous en comprenons la motivation.

Le sous-secrétaire d'État repoussa sa frange grisonnante et dit :

— En fait, James, c'est l'audace dont vous avez fait preuve en éparpillant votre équipe de spécialistes à travers

toute la brigade criminelle qui nous a poussés à repenser notre politique générale dans cette région. Si la police de Bradfield réussit à se passer de sa Brigade d'enquêtes prioritaires, d'autres villes ne pourraient-elles pas l'imiter ? expliqua-t-il en montrant Brandon d'une main potelée. J'ai demandé à John de faire preuve d'imagination. Dites à James la conclusion à laquelle vous êtes parvenu.

Brandon émietta un biscuit à l'avoine d'une main.

— L'inconvénient d'improviser une équipe uniquement en cas d'incidents majeurs, c'est que ça peut porter préjudice aux enquêtes sur lesquelles travaillaient déjà ces policiers. Sans parler du fait qu'on ignore tout de la dynamique de groupe qu'on va créer en réunissant tout à coup des gens très différents. Ce n'est pas une équipe à proprement parler. On n'a pas la cohésion qui unit des policiers travaillant ensemble depuis un certain temps, une fois qu'ils se sont débarrassés du boulet, du type malsain ou du mec sexiste qui énervait toutes les femmes du groupe. C'est comme ça qu'on obtient les meilleurs résultats, avec une équipe digne de ce nom.

— C'est aussi ce qui nous coûte le plus cher, intervint le plus jeune des fonctionnaires avec une grimace de désapprobation.

— J'ai donc cherché la quadrature du cercle, poursuivit Brandon, imperturbable. Et je me suis dit : si différentes brigades peuvent se partager les tâches administratives, pourquoi ne feraient-elles pas la même chose avec leurs enquêteurs ? Pourquoi ne pas créer une BEP qui agirait comme une brigade volante ? Les chasseurs de fantômes de l'homicide, si vous voulez. Une équipe qui ne dépendrait d'aucune brigade locale et se rendrait là où on a besoin d'elle, quand on a besoin d'elle.

Blake prit conscience qu'il était resté bouche bée depuis que Brandon avait cessé de parler. Ils le regardaient tous fixement, attendant une réponse. Il essayait à toute vitesse de mesurer les implications de ce qui venait d'être dit. Ils allaient lui proposer de diriger cette entreprise radicale.

C'était de la folie. C'était le genre de projets auquel personne ne voulait se voir associé. Mais d'un autre côté, si ça fonctionnait... Il deviendrait l'homme qui avait révolutionné la police britannique. Il essaya de trouver quelque chose d'intelligent à dire :

— Et si plusieurs affaires complexes se présentent en même temps ?

La question n'était pas stupide, après tout.

— Ce n'est jamais le cas.

Le plus jeune des fonctionnaires sortit son smartphone, tapota sur son écran et le tourna vers Blake qui ne comprenait rien à ce qu'il voyait.

— On a analysé les chiffres de ces cinq dernières années. Il n'y a eu qu'un seul cas où plusieurs affaires se sont présentées en même temps.

— Et John a examiné attentivement cette conjoncture, ajouta le sous-secrétaire.

— C'est vrai. Il m'a semblé que les problèmes qui se posaient dans ce cas précis n'étaient pas insurmontables, expliqua Brandon. Dans le monde numérique d'aujourd'hui, nous avons les moyens d'étendre nos ressources d'une façon qui était inenvisageable il y a encore deux ans.

— Et donc, conclut Carver, nous allons mettre sur pied une équipe pilote.

Il s'attaqua de nouveau au plateau de fromages, coupant cette fois un morceau d'ossau iraty et attrapa deux dattes de la pointe de son couteau.

Blake se félicita. Bien fait pour tous ceux qui lui avaient reproché son manque de clairvoyance.

— Ça me paraît être un immense défi, dit-il avec conviction.

Carver esquissa un sourire aussi tranchant qu'une lame.

— En effet. Et c'est pourquoi il est primordial que nous ayons la bonne personne aux commandes. C'est la raison pour laquelle nous vous avons conviés ici ce soir, pour nous aider à faire le bon choix.

Les Suicidées

Blake était tellement content de la tournure de la conversation qu'il ne remarqua pas vraiment les subtilités du discours du sous-secrétaire d'État.

— Absolument. Je suis prêt à assumer les responsabilités que vous me confierez.

Carver haussa les sourcils, ce qui laissa Blake perplexe. Pourquoi avait-il l'air aussi surpris ?

— Je suis content de l'entendre. Nous avons une personne bien précise en tête pour ce poste. Mais John tenait à ce qu'on ne se fie pas uniquement à son avis pour nommer le chef de cette nouvelle BEP régionale. C'est pourquoi nous nous sommes tournés vers vous, puisque vous êtes le dernier à avoir travaillé avec le policier en question.

Les oreilles de Blake se mirent à bourdonner légèrement, comme si on agitait une cloche au loin. Bon sang, mais qu'est-ce que racontait Carver ? À qui pouvait-il bien penser ? Il n'y avait personne sous ses ordres qui soit à la hauteur d'une tâche comme celle-ci, il en était certain.

— Pardon ? Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire, balbutia-t-il, commençant à perdre la face.

Brandon posa ses coudes sur la table et se pencha vers Blake, son sourire creusant une fossette de chaque côté de sa bouche.

— Il veut parler de Carol Jordan. Le sous-secrétaire veut savoir ce que vous pensez d'elle.

Tony Hill resta bouche bée. Mais la sensation bizarre continua. Les trois autres personnes présentes à table sourirent en voyant sa réaction. Le plus jeune, Torin McAndrew, quatorze ans, se tordit de rire. Le lieutenant Paula McIntyre le pinça.

— Un peu de respect pour notre invité, le houspilla-t-elle sur un ton faussement sévère.

Sa compagne, le docteur Elinor Blessing, eut pitié de Tony.

— C'est du sucre pétillant. J'en ai saupoudré le gâteau au chocolat avant de le cuire.

Tony ferma la bouche et fronça les sourcils.

— Et les gens aiment ce... ce drôle de truc ?

— La plupart, oui, répondit Elinor.

— Mais Tony n'est pas comme la plupart des gens, dit Torin qui gloussait toujours.

— Il te connaît depuis deux mois seulement mais il t'a déjà bien cerné, Tony, commenta Paula.

Ce dernier sourit.

— On dirait, admit-il en secouant la tête. C'est une sensation vraiment étrange.

Avec prudence, il prit une deuxième cuillerée de la tarte au chocolat qu'Elinor avait servie pour le dessert. Cette fois, il était préparé à ce que le sucre pétille mais il n'était

toujours pas sûr que cette sensation soit agréable. Malgré tout, il devait admettre que c'était beaucoup plus intéressant que tout ce qu'il aurait pu préparer lui-même. Et à ses yeux, « intéressant » était un compliment.

— Elinor avait envie de l'essayer depuis qu'elle a vu ça dans *Masterchef*, expliqua Torin.

— C'est vrai, reconnut Elinor. Je n'ai pas souvent l'occasion de concocter un dîner complet de l'entrée jusqu'au dessert ; alors quand ça arrive, je me fais plaisir.

— J'imagine que tes gardes aux urgences ne te laissent pas beaucoup de temps pour les expérimentations culinaires, dit Tony. Ce qui est dommage, vu le délicieux repas qu'on vient de déguster. Même avec son lot de surprises.

— Je ne te le fais pas dire, soupira Elinor. Pourquoi est-ce que tu crois qu'il nous a fallu si longtemps pour t'inviter à dîner ?

Tony pouvait invoquer beaucoup de raisons qui feraient hésiter la plupart des gens avant de l'inviter. Il n'avait jamais eu le talent d'entretenir des amitiés. Comme s'il lui manquait le gène de la sociabilité. Dans son milieu professionnel, il était connu et respecté pour son empathie avec les patients. Entre les murs d'un hôpital psychiatrique ou d'un cabinet de consultation, il avait ses repères. Il savait quoi dire, comment se comporter. Mais à l'extérieur, il était mal à l'aise, abrupt, maladroit. Au fil de ses années de collaboration avec la police, il avait côtoyé la franche camaraderie qui liait les hommes entre eux. Pourtant, il n'y avait jamais pris part.

Mais avec Paula, c'était différent. Elle était devenue une amie. Au départ, ils avaient été alliés dans la défense et la protection de Carol Jordan. Il soupçonnait Paula d'avoir eu un petit faible pour sa chef. Ce qui leur avait fait un point commun. Mais leur relation s'était enrichie et approfondie, chacun répondant aux besoins de l'autre. Puis elle avait rencontré Elinor et avait arrêté de rêver inutilement à Carol. Il restait entre Paula et Tony une affection mutuelle qui avait redoublé quand Torin était tout à coup arrivé dans leurs vies.

Le garçon s'était retrouvé seul après le meurtre de sa mère ; sa seule famille vivait à des kilomètres de là et il s'y sentait étranger. Il s'était accroché à Elinor, une amie de sa mère, comme un naufragé à une bouée. En dépit du peu de temps que leur laissaient leurs métiers, Elinor et Paula avaient fait une place dans leur vie pour Torin. Les blessures émotionnelles du garçon avaient attiré Tony comme un aimant ; à sa grande surprise, il s'était senti inclus dans quelque chose qui s'apparentait à une vie de famille.

Paula interrompit ses pensées :

— Tu es sûr que tu ne veux pas un peu de vin liquoreux ? C'est à peine alcoolisé...

Tony agita la main, son pouce bandé deux fois plus gros que la normale.

— Non, les collègues d'Elinor aux urgences m'ont fichu la trouille. Vraiment, répondit-il avant de poursuivre d'une voix grave et sentencieuse. « La septicémie est une infection très grave, docteur Hill. Prenez vos antibiotiques jusqu'au bout et ne buvez pas d'alcool. »

Il sourit et reprit d'une voix normale :

— Alors pour une fois, je fais ce qu'on me dit.

— Et tu as raison, intervint Elinor.

Paula secoua la tête.

— Tu es vraiment le spécialiste des blessures improbables. Te couper le pouce en ouvrant une bouteille de vin... Qui aurait cru qu'un verre de pinot gris pouvait être aussi dangereux ?

Tony baissa les yeux.

— Ce n'était pas du pinot gris.

Il y eut un silence. Ils savaient tous qui buvait du pinot gris. Paula eut l'air de regretter ses paroles.

— Désolée...

— C'était un petit primitivo ! rebondit-il, surpris lui-même par sa repartie joyeuse.

— Ah, ah ! fit Elinor. Mais comment va ton pouce ?

— C'est un peu douloureux quand je le bouge.

— C'est normal. Les plaies infectées, ça peut faire vraiment mal. Bon, qui veut encore un peu de tarte ?

Le dessert terminé, Torin endossa de nouveau le rôle de l'adolescent typique et sortit son téléphone portable de sa poche, succombant à l'attraction de l'écran. Tandis que les adultes évoquaient les actualités de la semaine, ses pouces pianotaient sur l'écran, un « bip » retentissant de temps à autre.

— Wouah, dit-il. J'aurais jamais parié ça.

— Quoi donc ? lui demanda Elinor.

— Ne me dis pas qu'une idole des jeunes a changé de coiffure, le taquina Paula en passant la main dans la chevelure sophistiquée de Torin.

— Ha ha ! Non, c'est bien pire que ça. Vous vous rappelez la femme qu'on a vue dans l'émission *The Big Ask* il y a quelques semaines ? Jasmine Burton ?

— Son nom ne me dit rien, répondit Elinor.

Paula fronça les sourcils.

— Mais si, rappelle-toi. Celle qui soutenait que des violeurs condamnés ne devraient pas occuper un poste où ils seraient en contact avec des femmes ou des enfants une fois leur peine purgée.

— C'est un point de vue, commenta Tony. Je dois dire qu'étant donné mon expérience auprès des violeurs récidivistes, c'est un point de vue qui se défend. Mais ce serait très difficile à mettre en place à moins d'enfreindre une bonne partie de la législation concernant les droits de l'homme.

— Je me rappelle, maintenant. Elle s'exprimait avec beaucoup de conviction. Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Elinor.

— Elle s'est suicidée, dit Torin. Elle s'est fait harceler après sa participation à l'émission. Elle a reçu des tas de messages du genre « T'es trop moche pour te faire violer », « J'espère que tu vas choper le cancer et mourir dans d'atroces souffrances », « Espèce de salope lesbienne et féministe, ce qu'il te faut c'est un homme, un vrai ». Des

trucs comme ça, expliqua-t-il avant d'esquisser un sourire d'excuse. Voire pires.

— Mais c'est affreux, dit Elinor.

— Ça arrive tout le temps, intervint Tony. De nos jours, beaucoup d'hommes ont recours aux insultes anonymes. Ils sont frustrés dans la vie, ils se sentent impuissants, ils n'ont jamais appris à mesurer la valeur de ce qu'ils possèdent et ce qu'ils peuvent attendre de l'existence. Alors ils s'en prennent aux autres dès que c'est possible. L'anonymat d'Internet est leur refuge.

— Quelles ordures ! lâcha Paula. Je la suis sur Twitter depuis que je l'ai vue dans l'émission. Elle s'est pas laissée faire. Les gens disent qu'il ne faut pas prêter attention à tous ces cons. Ne pas les encourager. Les dénoncer, leur bloquer l'accès à certains sites et passer à autre chose. Mais elle, elle n'était pas comme ça. Elle leur tenait tête.

Torin acquiesça.

— C'est vrai. Elle a témoigné sur des tas de blogs, à ce sujet. Elle s'est mise à défendre la liberté d'expression, les « Je suis Charlie » et ceux qui dénoncent les attaques sur Internet. Elle était à fond là-dedans, genre « allez-y, frappez les gars, je suis assez forte et vous êtes des petits merdeux ».

— Mais finalement ils ont gagné. Ils l'ont poussée au suicide, commenta Elinor d'un air dégoûté.

Torin fronça les sourcils.

— Ça n'a aucun sens. Je veux dire, ça lui ressemble pas, si ? Une fille qui est prête à s'en prendre plein la figure et qui finit par se jeter dans un fleuve ?

— J'imagine que c'est comme avec les patients gravement malades, dit Elinor en repoussant ses longs cheveux noirs de son visage, ses yeux ayant soudain perdu tout leur éclat. Ils se convainquent qu'il y a de l'espoir. Ils parlent de bataille à remporter. Mais ce n'est pas comme ça que ça se passe. La maladie est infatigable. Elle ne lâche pas prise. Il n'y a pas de répit. Un jour, le patient se réveille et se dit que tout ça ne fait aucune différence parce qu'il n'y a pas de lumière au bout du tunnel. Et très souvent, ils meurent en

quelques heures ou en quelques jours une fois qu'ils ont accepté ça. C'est peut-être comme ça que ça s'est passé pour cette pauvre Jasmine Burton.

— Ou bien quelqu'un a par hasard touché une corde sensible chez elle. Quelque chose qui a percé son armure et l'a frappée en plein cœur, dit Paula. On a tous nos petits secrets.

— Ah bon ? fit Torin. Pas moi.

Tony n'en était pas aussi sûr. Le meurtre de sa mère serait toujours une faille chez lui. Quelques heures après la mort de Bev McAndrew, Paula avait pris la responsabilité de protéger le garçon, fermant tous ses comptes sur les réseaux sociaux et restreignant son cercle de connaissances aux amis les plus proches. Quand les réseaux l'avaient retrouvé, ce qui les avait intéressés n'était plus le meurtre de sa mère mais le fait qu'il vive désormais avec un couple de lesbiennes. Et contre ça, Torin se sentait bien armé.

— Peut-être pas pour le moment, dit Tony sur un ton qui se voulait confiant. Mais un jour ou l'autre tu vas faire quelque chose que tu préféreras garder pour toi.

Paula rebondit sur ce commentaire :

— C'est exactement à ça que sert l'adolescence !

— Est-ce qu'il y a beaucoup de diffamation sur Internet à l'égard de certains de tes camarades de classe ? demanda Elinor qui, agissant toujours en parent à l'écoute, n'avait pas remarqué que les autres essayaient de changer de sujet de conversation.

Le garçon remua, mal à l'aise, et jeta un coup d'œil à Tony pour trouver de l'aide. Ce dernier haussa les épaules et lui lança un sourire d'encouragement.

— Je ne crois pas être ami avec le genre de personnes qui font ce genre de choses, répondit Torin.

— Non, sans doute pas, dit Elinor. Je me demandais simplement si tes amis avaient été la cible d'attaques comme ça.

Torin fit une grimace.

— Personne n'en a jamais parlé, reprit-il avant de pousser un soupir de frustration. On discute pas vraiment de ce genre de trucs, Elinor. Si un de mes copains était gêné par quelque

Les Suicidées

chose, il le dirait peut-être. Ou pas. Qui sait ? De toute façon, s'il se passait un truc, on le verrait sur Instagram, Snapchat ou Facebook.

Elinor sourit.

— Ok. Tu dois te rappeler que ton monde virtuel est un pays étranger pour nous. Quand on était jeunes, on n'avait pas tous ces moyens de communication.

— Ouais, si je restais au téléphone plus de cinq minutes avec mes copains, mon père se plantait dans le couloir en tapotant sa montre et en pestant sur la facture de téléphone, intervint Paula. Si tu voulais persécuter quelqu'un, il fallait se bouger les fesses et le faire en vrai. Il n'y avait pas toutes ces attaques anonymes à l'époque.

Tony jouait avec son couteau.

— On ne sait pas vraiment comment fonctionne ce monde-là, ajouta-t-il en levant les yeux vers Torin. On compte sur toi pour nous expliquer.

Torin tripota une mèche de cheveux au-dessus de son oreille.

— OK, alors je sais pas ce qui se passait dans la tête de Jasmine Burton. Mais c'est vrai qu'on entend parler de jeunes de mon âge qui se suicident parce qu'un petit groupe de gens de leur école leur rend la vie impossible. Alors j'imagine que pour elle c'était pareil mais multiplié par mille. Elle savait même pas si c'était des inconnus ou des collègues avec qui elle travaillait tous les jours. C'est ça le pire, je pense. Ne pas savoir qui nous déteste à ce point. Au moins quand ça arrive au lycée, on sait plus ou moins qui se cache derrière les attaques, on peut leur dire : « Je sais que t'es un débile, alors je me fous de ce que tu penses de moi. » Mais ne pas savoir si c'est ton soi-disant meilleur ami ou un chtarbé ? Ça doit être invivable.

Cette soirée lui avait appris beaucoup de choses. Elle savait désormais qu'une cellule de commissariat paraissait très différente selon qu'on y était enfermé ou non. Carol avait toujours apprécié l'aspect spartiate des cellules : les gens qu'elle y avait enfermés étaient là parce qu'ils étaient des criminels qu'on faisait patienter jusqu'au moment de les mettre en prison. Ils ne méritaient pas de confort.

Apparemment, c'était à son tour d'être jugée de la sorte. Une criminelle qui ne méritait pas mieux que ça. Des murs gris suintants. Un banc en ciment avec un matelas recouvert de plastique, aussi épais qu'un tapis de yoga. Une fine couverture même pas digne de la classe économique d'un vol long-courrier. Une cuvette de toilette en métal sans lunette et un demi-rouleau de papier hygiénique posé par terre. La puanteur de la transpiration froide et de la pisse. Voilà ce qui l'entourait. Voilà ce qu'elle méritait.

Maintenant qu'elle se trouvait à l'intérieur, elle commençait à comprendre le pouvoir insidieux de ce genre de cellule. C'était oppressant, on ne pouvait pas le nier. Personne n'aterrissait ici par accident. C'était le message qu'on cherchait à transmettre et cet environnement était conçu pour alimenter le dégoût de soi-même.

Carol était passée par toute une série d'émotions quand elle avait compris que le gyrophare lui était destiné. Ça

n'arrivait pas qu'aux autres : cette fois, c'était elle qui était visée. Elle avait d'abord ressenti de l'indignation. Qu'est-ce que fichaient des policiers sur une petite route déserte alors qu'il y avait des tas de grands axes dans le pays où roulaient des chauffards ? Ensuite elle avait eu peur. Elle savait qu'elle était au-dessus de la limite et que si on la faisait souffler dans l'alcootest, non seulement elle aurait honte, mais elle serait dans le pétrin. Après ça, elle avait ressenti de la colère : il y a peu, son grade lui aurait permis de remettre ces flics à leur place. Mais finalement, elle avait consenti à éteindre le contact et attendu que les agents arrivent à sa hauteur.

Elle ne pouvait pas en appeler à la solidarité entre policiers. Elle n'était pas dans le secteur de la Bradford Metropolitan Police. Ici, elle dépendait d'un autre secteur. Au fil des années, il lui était arrivé de croiser les équipes du West Yorkshire et l'antipathie s'était avérée mutuelle. Carol les avait plus d'une fois forcés à reconnaître leurs échecs et ce genre d'attitude n'aidait pas à se faire des amis.

Quand le policier tapa sur sa vitre et lui demanda de sortir du véhicule, elle avait atteint le stade de la résignation.

— Est-ce que je peux savoir pourquoi vous m'avez arrêtée ? demanda-t-elle en sortant, avec l'espoir que ce n'était rien de grave, qu'elle allait pouvoir s'en tirer.

Elle avait bu un verre, bon sang. Elle n'était pas ivre morte. Elle savait qu'il lui restait une toute petite chance.

— On vous suit depuis que vous avez quitté cette allée, là-bas, répondit-il avec la désinvolture de celui que rien ne pouvait atteindre. Votre conduite était irrégulière. Vous avez bifurqué brusquement et ensuite vous avez donné un coup de volant dans l'autre sens. Vous zigzaguez et je me suis dit que vous aviez peut-être bu.

Carol se redressa, frissonnant dans la nuit, et pencha la tête pour mieux l'examiner. Il avait tout juste la taille réglementaire exigée dans la police et avait sans doute compensé par un entraînement physique intensif. Sa veste fluorescente le moulait et son cou était musculeux. Les cheveux

dépassant de son képi de chaque côté de son visage étaient noirs. Il n'avait pas l'air du genre à lâcher du lest.

— J'ai bu quelques verres de vin, dit-elle. Je ne suis pas saoule.

Il fit une petite moue en hochant la tête. Il avait déjà entendu la rengaine.

— On va laisser la machine en juger, dit-il en montrant l'alcootest.

Il n'y avait aucun moyen de tromper la machine, elle le savait. Son seul espoir résidait dans le second test qu'on lui ferait passer dans deux heures : son organisme aurait peut-être évacué suffisamment d'alcool pour repasser en dessous de la limite. Quelle quantité est-ce qu'elle avait bu, en fin de compte ? Pas tant que ça, comparé à ce que s'enfilaient les flics. Elle prit sur elle et se soumit donc à l'indignité d'un contrôle d'alcoolémie en bord de route.

Il approcha le petit boîtier jaune et noir de son visage et lui mit dans la bouche le tube de plastique blanc. Elle prit une profonde inspiration avant de souffler. Il avait incliné la machine de façon à ce qu'elle puisse regarder l'écran et elle vit avec anxiété les chiffres se succéder puis dépasser les trente-cinq, le numéro magique. *Putain, est-ce que ça va s'arrêter ?* Quarante-neuf, cinquante, cinquante et un. Voilà. Cinquante et un, bordel. Un retrait de permis d'un an à dix-huit mois. Elle n'arrivait même pas à imaginer comment ça allait être possible.

Carol prit conscience que le flic lui parlait. Son collègue était debout à côté de leur voiture de patrouille, la portière arrière ouverte.

— Vous allez monter dans la voiture et je vais garer votre Land Rover un peu plus loin pour qu'il ne gêne pas la circulation. Il y a une maison à cinq cents mètres environ. L'allée est assez large.

— Je sais, répondit-elle avec amertume. C'est ma maison. C'était là que j'allais. Deux minutes plus tard et j'étais arrivée. Je n'aurais fait de mal à personne.

— Si vous me permettez madame, on ne peut pas le savoir au moment où on prend le volant après avoir bu. Vous auriez pu croiser quelqu'un sur cette route. Maintenant je vais vous demander de monter dans notre voiture.

— Est-ce que vous m'arrêtez ?

— Nous le ferons dès que nous aurons vérifié votre identité. Nous vous conduirons ensuite au commissariat de Halifax où vous serez mise en cellule en attendant un deuxième test. Vous aurez le droit de passer un coup de téléphone sur place.

Il la prit par le bras et l'accompagna vers la voiture. Elle avait envie de se débattre en criant que c'était ridicule, qu'elle était Carol Jordan, celle qui traquait les meurtriers et les violeurs, la reine des homicides. Mais elle s'efforça de rester calme.

C'était tellement étrange de se faire embarquer dans une voiture de police, une main posée sur sa tête pour protéger les agents contre d'éventuelles accusations de négligence ou de violence délibérée. Pendant que le premier policier déplaçait son véhicule, son collègue entra sa plaque d'immatriculation dans le registre national.

— Êtes-vous la propriétaire de ce véhicule ?

— Oui.

— Donc vous êtes Carol Jordan ?

— Oui.

Et ainsi de suite. Date de naissance. Adresse. Oui, vraiment, juste en bas de la rue. Pendant tout ce temps, elle se retint de faire une remarque sarcastique. Une fois les vérifications effectuées, ils suivirent le Land Rover. Moins de trois minutes plus tard, ils se garèrent dans son allée.

— Ma chienne, dit-elle, se souvenant de son excuse pour quitter le dîner de George Nicholas. Elle est restée enfermée toute la soirée. Est-ce que je peux la promener rapidement avant que vous ne m'emmeniez au poste ?

Le conducteur se tourna et la regarda attentivement, essayant de déterminer si elle manigançait quelque chose.

— Vous allez être conduite au commissariat. Ce n'est pas le moment d'aller promener votre chien.

Au moment où il disait ça, son collègue ouvrit la portière passager et dit :

— Vous parlez d'un chien ? J'ai entendu aboyer dans la maison, là-bas.

— C'est ma chienne. Elle a besoin de sortir. Juste quelques minutes.

— Je lui ai dit qu'on ne pouvait pas faire ce genre de choses quand on vient d'être arrêté, dit son collègue.

L'autre ne prêta pas attention à cette remarque et s'adressa à Carol :

— Est-ce que la chienne est à l'aise avec les inconnus ? Elle n'est pas agressive ?

— Non, pas du tout.

— Et elle a une laisse ?

Carol hochait la tête, voyant où il voulait en venir. Ce n'était pas un mauvais bougre, en définitive, juste un type qui faisait son boulot. Malheureusement pour elle.

— Elle est accrochée à côté de la porte. À droite. La clé de la maison est sur le même trousseau que celle du Land Rover que vous avez dans la main. Vous voulez bien la faire sortir ?

— Andy..., protesta son collègue.

— La chienne n'a rien fait de mal, elle n'a pas à souffrir de tout ça.

Andy s'éloigna et se dirigea vers la grange rénovée derrière la porte de laquelle Flash devait bondir d'impatience. Elle le regarda promener le chien sur la lande pendant un moment et ce fut la dernière image réconfortante de la soirée.

Ils la conduisirent au commissariat de Halifax (déprimant mais plutôt animé) puis la mirent en cellule en attendant de lui faire passer le test d'alcoolémie une seconde fois. Ils lui proposèrent de téléphoner à quelqu'un, mais elle préféra attendre de se soumettre au deuxième test. Elle continuait d'espérer pouvoir s'en sortir sans avoir à dire à tout le monde comment s'était terminée sa soirée.

Remerciements

L'avantage quand on invente une unité de police, c'est que personne ne peut venir vous dire que vous vous êtes trompé.

Mais bien sûr, on n'est jamais à l'abri d'une erreur. Je remercie ceux qui m'ont aidée à éviter quelques pièges : l'as de la procédure criminelle Angus Marshall, et l'experte en incendies et explosifs Niamh Nic Daeid. Je remercie Simon Veit-Wilson pour sa façon originale d'utiliser un conteneur.

Il y a toute une équipe qui travaille dur pour mettre ce livre entre vos mains, dont Jane Gregory et ses assistants ; David Shelley, Lucy Malagoni, Thalia Proctor et tout le monde chez Little, Brown qui me soutient avec beaucoup d'enthousiasme ; Anne O'Brien, dont je me félicite qu'elle ait abandonné une carrière prometteuse de chevalier du Jedi pour devenir ma correctrice ; et ma patiente famille sans qui rien de tout cela ne serait possible.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01ELHN000397.N001
Dépôt légal : mars 2017